

## OCTAVE MIRBEAU ET STANISLAS DU LAC

Nos lecteurs savent que Mirbeau a été élève au collège des jésuites de Vannes pendant quatre ans, qu'il y a été fort malheureux ("*un véritable enfer*", écrit-il à son confident Alfred Bansard, dans la première lettre de lui qui soit connue <sup>1</sup>), qu'il en a été chassé en juin 1863 dans des conditions plus que suspectes, et qu'il évoquera son séjour vannetais, sous les couleurs les plus noires, dans un bouleversant roman rédigé plus d'un quart de siècle plus tard, *Sébastien Roch* (1890). La question qui s'est posée à nous, lors de la rédaction de sa biographie, était de savoir quelle était la part de vécu, dans les événements relatés dans le roman, et quelle était celle de l'invention du romancier. Dans la mesure où tous les commentateurs, depuis un siècle, s'accordent à qualifier ce roman d'"*autobiographique*" - qualificatif repris par Patrick et Roman Wald Lasowski dans l'édition la plus récente de *Sébastien Roch*, au Mercure de France - , et où personne ne conteste la véracité de l'évocation par Mirbeau de la vie quotidienne au collège Saint-François-Xavier, force nous était de nous demander si les conditions dans lesquelles le jeune et innocent Sébastien en était expulsé, après avoir été séduit et violé par son maître d'études, le père de Kern, et accusé par ce dernier de relations "contre-nature" avec son ami Bolorec, le taiseux, renvoyaient également à l'expérience du romancier, ou, au contraire, ne faisaient qu'exprimer symboliquement "*le meurtre d'une âme d'enfant*" que constitue l'aliénation religieuse doublée de l'"éducation" scolaire.

Après avoir pesé soigneusement le pour et le contre, nous sommes arrivés à la conclusion que, selon toute vraisemblance, et sans pouvoir, bien sûr, préciser le détail de ce qui s'est effectivement passé, le jeune Mirbeau avait dû être victime d'une violence sexuelle dont le traumatisme a été durable et les conséquences multiformes, et qu'il a tâché, tardivement, d'en exorciser le souvenir par l'exutoire thérapeutique de la transposition romanesque. Deux types d'arguments plaidaient en faveur de cette hypothèse, évidemment impossible à prouver : d'une part, les traces sensibles du traumatisme psychique telles qu'elles apparaissent dans la vie et dans l'œuvre de l'écrivain, et qui sont sur bien des points les mêmes que celles dont souffre Sébastien - notamment les perturbations de leur sexualité et un lancinant sentiment de culpabilité ; et, d'autre part, le comportement pour le moins suspect des jésuites de Vannes, qui ont agi depuis un siècle comme s'ils avaient quelque chose de grave à cacher et cherchaient avant toute chose à éviter le scandale - conformément, d'ailleurs, à ce que Mirbeau raconte dans *Sébastien Roch*. Il faudrait ajouter que ce genre de pratiques était, hélas ! fréquent et que la règle, pour l'institution, a toujours été - et est encore - d'étouffer le scandale et d'être objectivement complice des prêtres infâmes, comme le misérable Sébastien en fait la douloureuse expérience <sup>2</sup>. Aucun élément nouveau n'étant venu enrichir le débat sur ce point <sup>3</sup>, je me contenterai de renvoyer les lecteurs au deuxième chapitre de notre biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*.

Une deuxième question découlait de la première : si violence sexuelle il y a bien eu, quel en était le coupable ? Dans le roman, c'est le père de Kern, le maître d'études du naïf Sébastien l'année du viol : il le fascine littéralement et inhibe ses velléités de résistance en "*anesthési[ant] sa petite âme*". Mais de Kern a-t-il un modèle identifiable ? Ou bien n'est-il qu'un personnage totalement fictif ? Pour répondre à ces questions, nous disposons d'une information fournie par Mirbeau lui-même, qui a révélé le nom de son maître d'études de l'époque, Stanislas du Lac (1835-1909), dans un article paru dans *L'Aurore* le 22 août 1898 (et recueilli dans mon édition des *Combats pour l'enfant* <sup>4</sup>), à une époque où l'ancien pion, au terme d'une belle carrière de recteur et de prédicateur, est devenu le confesseur du général de Boisdeffre, passe pour être le maître à penser du haut État-Major, et est, à tort ou à raison, considéré par les dreyfusistes, et notamment par leur premier historien, Joseph Reinach, comme l'un des *leaders* spirituels des antidreyfusards, ce qui amène Mirbeau à conclure que "*l'affaire Dreyfus est un crime exclusivement jésuite*" (p. 157) : à la fois parce que, d'une façon générale, les "*grands chefs*" célébrés par Barrès ont été façonnés dans la "*jesuitière*" et en ont conservé l'esprit, et parce que, plus précisément, du Lac porte à ses yeux une responsabilité particulière dans la façon dont l'infamie a été perpétrée, entérinée et justifiée - ce qui est, semble-t-il, excessif.

Dans cet article de "*souvenirs*", selon un dosage qu'il affectionne, notre combattant de la Vérité et de la Justice combine réalité et fiction, événements avérés et pure fantaisie. À la première catégorie appartient la brève évocation du maître d'études, qui, "*de tous les jésuites d'alors*", était "*le meilleur sauteur à pieds joints*" et qui a appris à ses élèves à jouer à la balle, à "*courir sur de hautes échasses*" et à "*patiner sur les plaques gelées de la lande, sports où il excellait aussi*" (p. 154). Un peu plus douteux, mais pas invraisemblable pour autant, le rappel de la légende du "*grand chien noir*" et autres "*effarantes balivernes*" par lesquelles du Lac et ses congénères semaient la "*terreur*" (p. 156) dans l'esprit des enfants pour mieux asseoir leur pouvoir à long terme : Édouard Estaunié, qui est lui aussi passé entre les mains des "*pétrisseurs d'âmes*", évoque, dans *L'Empreinte* (1895) des procédés comparables <sup>5</sup>. C'est probablement de la fantaisie, par contre, et plus précisément du genre de l'*interview* imaginaire, que ressortit la prétendue rencontre du journaliste avec du Lac, "*dans les plaines de Carnac*" <sup>6</sup>, au cours de laquelle le jésuite aurait dit à son ancien élève : "*Ah ! mon pauvre enfant... Qu'êtes-vous devenu ? N'avez-vous pas horreur de vos péchés ? [...] Nous prions toujours pour vous, mon enfant*" (p. 157). En pleine affaire Dreyfus, notre pamphlétaire accuse son ancien maître, Tartuffe en soutane, d'avoir appris à ses potaches à "*fabriquer des faux, hurler des cris de mort dans les cours d'assises, piller des magasins juifs*" <sup>7</sup>, "*condamner des innocents*" ; mais heureusement il a été, pour sa part, protégé de cette "*belle éducation*" par l'absence totale d'intérêt de ses maîtres pour un élève qui n'était point noble et qu'ils ont laissé "*croupir dans l'ignorance la plus complète*" (pp. 154-155). "*Condamner des innocents*" : comment ne pas penser aux conditions dans lesquelles Sébastien, à l'instar de Dreyfus, est accusé et condamné, sur la base d'un dossier secret, et au mépris de toute justice, sans même avoir pu se défendre face à des accusations dont il ignore tout ?

Reste à savoir si, pour autant, en imaginant de Kern, Mirbeau s'est inspiré de Stanislas du Lac. "Inspiré", cela peut avoir deux significations, qui auraient dû être plus nettement distinguées dans notre biographie : soit, cas le plus fréquent, le romancier emprunte à un personnage réel un certain nombre d'éléments caractéristiques, quitte à les combiner avec des caractères empruntés à d'autres modèles, ou à y ajouter des traits purement imaginaires en fonction de ses objectifs propres (pensons aux individualités typisées de Balzac) ; soit il prétend reproduire le plus fidèlement et le plus complètement possible les traits du modèle, mais en ce cas il se comporte beaucoup plus en historien, ou en policier, qu'en écrivain et en artiste. Pour un véritable romancier tel que Mirbeau, il va de soi que le simple décalque d'une réalité préexistante - à laquelle il ne croit d'ailleurs pas <sup>8</sup> -, tel que l'entendent, par exemple, les naturalistes dont il se gausse, est un non-sens artistique : il serait donc vain de vouloir attribuer au modèle supposé, du Lac en l'occurrence, tous les faits et gestes du personnage fictif qu'est de Kern, ou, inversement - mais l'erreur est la même - d'induire des différences existantes entre les deux qu'il n'y a pas eu de modèle <sup>9</sup>. Notre rôle de biographes était simplement de poser la question de savoir à qui le romancier empruntait des traits ou à qui il a pensé en imaginant de Kern <sup>10</sup>, et non pas de déterminer si le modèle était en tous points conforme à l'image qu'il avait inspirée et s'il fallait lui attribuer tous les faits et gestes du personnage. Ainsi, peu nous chaut que de Kern soit déjà prêtre, alors que du Lac n'a, semble-t-il, pas encore prononcé ses vœux lorsqu'il est en poste au collège de Vannes : cela ne change rien au viol lui-même, ni aux ressemblances que le romancier a tenu à souligner ; et si Mirbeau fait du maître d'études un prêtre (comme cela ressort aussi de son article du 26 mars 1880 relatif à du Lac), c'est moins par souci de vérité que pour créer un choc pédagogique sur le lecteur : en tant que "*sacerdos in aeternum*", il a en effet le pouvoir exorbitant et ahurissant d'"*absoudre*" sa victime et de lui "*redonner le paradis*" (p. 155) ; nouvel exemple de ce "*mundus inversus*" que Mirbeau s'emploie depuis des années à révéler.

Par contre, il n'est pas indifférent de savoir que, dans les archives de la Compagnie de Jésus à Vanves, où existe un gros dossier consacré à du Lac, ne figure aucun document sur les années passées au collège de Vannes. Cette absence est aussi surprenante que l'inexistence de tout dossier de l'abbé Louis-Amable Mirbeau, prêtre libre qui fut l'un des modèles de l'abbé Jules, dans les archives diocésaines de Sées, ou que le refus de l'administration de Saint-François-Xavier d'autoriser les chercheurs à consulter le dossier de l'élève Octave Mirbeau, alors qu'ils ont laissé

libre accès à celui de Villiers de l'Isle-Adam <sup>11</sup>. Sans constituer des preuves de quoi que ce soit, ces disparitions de documents qui eussent pu être compromettants sont suspectes et incitent à se poser des questions : est-il vraiment plausible de n'incriminer, chaque fois, que le hasard, qui aurait bon dos - comme l'anarchie ?

Il se trouve que, depuis l'achèvement de la biographie, j'ai découvert deux textes nouveaux où Mirbeau évoque Stanislas du Lac, au début de sa carrière journalistique, alors qu'il n'est toujours pas maître de sa plume et qu'il travaille pour des maîtres successifs. Non pas dans des articles signés de son nom, mais dans le cadre d'une rubrique quasi-quotidienne dont il a eu pendant près de trois ans la charge au *Gaulois* d'Arthur Meyer, "La Journée parisienne", et qui est signée du pseudonyme collectif de Tout-Paris. "Collectif", cela veut dire qu'il n'a pas lui-même rédigé la totalité des chroniques parues sous ce pseudonyme, comme le confirme la différence de style, patente, quand il passe le relais à des collaborateurs. Mais, pour les deux articles en question, il n'y a guère de doute qu'il en est bien le rédacteur.

Tous deux se situent pendant la grande bataille qui a opposé le ministre de l'Instruction Publique Jules Ferry à la Compagnie de Jésus, et qui a abouti à l'expulsion des sectateurs de Loyola. Naturellement, *Le Gaulois*, quotidien mondain, naguère bonapartiste, mais rallié depuis l'automne 1879 à la cause monarchiste et catholique sous la férule de Meyer, dont Mirbeau est alors le secrétaire particulier, prend inconditionnellement la défense des expulsés, glorifie les jésuites, et dénonce vigoureusement les infâmes attaques des anticléricaux et démagogues du gouvernement républicain : Tout-Paris ne va évidemment pas contredire la ligne du journal, et ses deux chroniques apparaissent comme des apologues du père du Lac, recteur du collège de la rue des Postes, qui est présenté comme le chef de l'héroïque résistance jésuite à l'arbitraire républicain. Du moins au premier abord. Car, à y regarder de plus près, les choses sont moins évidentes, et, sous le palimpseste du discours officiel, apparaît en filigrane un discours bien différent, au deuxième degré, qu'il convient de décrypter. Notre "*prolétaire de lettres*" connaît toutes les ficelles du métier et maîtrise parfaitement la technique du double langage, qui lui est indispensable pour préserver son gagne-pain tout en passant des compromis avec sa conscience <sup>12</sup>.

La première de ces chroniques, parue le 26 mars 1880, est dithyrambique. Mirbeau, l'ancien "*expulsé*" du collège de Vannes, y convoque ses souvenirs de du Lac, le "*futur expulsé*", et, dix-huit ans avant l'article de *L'Aurore*, évoque la "*passion*" de l'ex-pion pour le patinage, et ses triomphes "*dans la course aux échasses*" et dans les jeux de balle. Rien que d'innocent jusque là. Mais un détail peut faire tiquer le lecteur vigilant : "*Il savait vous mettre, au moment des récréations, le diable au corps pour les jeux*". La connotation de cette expression convenue, mais "diablement" parlante, de "*diable au corps*", est confortée par plusieurs précisions antérieures fournies par Tout-Paris sur le caractère du prêtre : il a un esprit extrêmement "*ardent*", "*terrain tout préparé*" au développement des "*passions humaines*" ; après "*une vie fébrile et agitée*" dont il s'est rapidement dégoûté, il est entré dans les ordres, mais il lui a fallu bien des "*efforts de volonté pour refouler - terme freudien bougrement intéressant ! - bien des aspirations, pour dompter bien des pulsations brûlantes*" ; néanmoins, de cette nature "*impatiente*" subsiste "*une flamme intérieure et mal éteinte*", que "*ranime et fait pétiller avec de grandes lueurs la menace d'un danger*" ; et "*le Père recteur*", aux "*lèvres fines et élégantes*", semble s'excuser en souriant "*de montrer que l'homme n'est pas parfait, même sous la robe sombre du jésuite*". Bien sûr, dix ans avant Sébastien Roch, le lecteur du *Gaulois* n'avait aucune raison de voir malice dans ces notations, que seule la description postérieure du père de Kern permet de percevoir sous un jour nouveau <sup>13</sup>. Mais aujourd'hui, on est bien obligé de décrypter ce qui apparaît comme des indices et de s'interroger sur les raisons de cette insistance du chroniqueur sur les "*passions*" mal refoulées et leurs feux "*mal éteints*" - le champ lexical du feu est éloquent -, qui révèlent que, malgré ses efforts - et peut-être ses mortifications ? - Stanislas du Lac n'est pas, selon Tout-Paris, parvenu à être *perinde ac cadaver*, comme l'exige la Compagnie de Jésus : ses sens ne sont pas morts.

Le deuxième texte, paru le 1er septembre de la même année, est une fantaisie typiquement mirbellienne, qui repose sur un parallèle audacieux établi entre les jésuites, "*qui détruisaient les*

*petits garçons*" - comment ne pas penser au "*meurtre d'une âme d'enfant*" de Sébastien Roch ? - et l'assassin Menesclou, "*qui détruisait les petites filles*" et qui a été pour cela "*condamné à escalader l'abbaye de Monte-à-Regret*". Naturellement, l'article est ironique et vise à montrer que, dans cette République honnie, où les policiers se conduisent comme des monte-en-l'air et forcent les serrures avec des pinces-monseigneurs et où les escarpes de la mafia opportuniste ont les mains libres pour vider les caisses de l'État, thème récurrent des *Grimaces* de 1883, tout va à rebours du bon sens et de la justice, comme il ne cessera plus de le proclamer, notamment dans son fameux pamphlet de 1882 contre la cabotinocratie et la société du spectacle <sup>14</sup>. Mirbeau en profite également pour démystifier la fabrication de l'histoire, qui, loin d'être scientifique, est bien souvent un moyen de mystification de l'opinion publique, thème également récurrent chez lui. Sur ces deux points, éloquente est la continuité entre le "*prolétaire de lettres*", qui avance masqué, et le futur justicier à visage découvert.

Il n'en reste pas moins que l'ironie et la fantaisie mirbelliennes permettent, sans en avoir l'air, de laisser entendre aussi bien d'autres choses que Tout-Paris ne pouvait évidemment pas dire dans un texte à lire au premier degré. Par exemple, que les jésuites en général détruisent (pétrissent, empoisonnent) les âmes des enfants - "*crime de lèse-humanité*", écrira-t-il en 1902 <sup>15</sup> - et que du Lac, en particulier, est un "*criminel*", qui pratique, "*dans l'impunité*", de "*dangereux exercices*" et se livre notamment, en guise de "*loisirs*", au dépeçage "*des petites filles*" (des adolescents)... Cette "*hénaurme*" interversion des rôles entre du Lac et Menesclou imaginée par notre ironiste <sup>16</sup> est-elle si innocente ? Je n'en suis pas du tout convaincu. Car enfin, puisque tout marche à rebours dans la société républicaine, alors en intervertissant les rôles, comme l'imagine plaisamment Tout-Paris, on remet tout à l'endroit, et les jésuites redeviennent ce qu'ils sont aux yeux de Mirbeau : des bourreaux d'enfants... J'aurais donc tendance à déceler dans cette fantaisie de nouveaux indices, que le lecteur de 1880 ne pouvait évidemment pas relever, mais qui prennent tout leur sens à la lumière de Sébastien Roch, dix ans plus tard. Si notre hypothèse est fondée, on peut alors imaginer la jubilation vengeresse du chroniqueur au moment où il se représente son ancien maître d'études dans sa charrette cahotante, en route pour la guillotine...<sup>17</sup>

Ces deux articles nous invitent également à nous interroger sur la coexistence, chez le même homme, de vertus morales et de force de caractère indubitables, d'un côté, et, de l'autre, de passions mal refoulées susceptibles de dégénérer en pratiques monstrueuses. Sébastien Roch se révèle extrêmement intéressant à cet égard :

- Tout d'abord, Mirbeau y rompt avec une convention du roman français, qui présente trop souvent, selon lui, des personnages tout d'une pièce, lisses, clairs et facilement intelligibles. Son expérience personnelle, doublée de la "*révélation*" de Dostoïevski et de sa psychologie des profondeurs, lui a appris à se méfier de ces apparences superficielles et de cette conception réductrice de la psychologie, illustrée notamment par son ex-ami Paul Bourget : les êtres humains sont doubles, traversés de contradictions, tirés à hue et à dia, et il est lui-même mieux placé que quiconque pour en prendre conscience <sup>18</sup>.

- Ensuite, il fait de la contradiction tapie au cœur des êtres le moteur de leur comportement et il illustre, dans ce roman comme dans toute sa production, la dialectique à l'œuvre dans l'univers, qui transmue la pourriture en beauté et fait des idéaux les plus nobles la source des plus horribles massacres <sup>19</sup> : ainsi, Sébastien Roch se demande si l'éloquence sacrée de son ancien maître, qui lui vaut tant de succès mondains, n'est pas due, précisément, au souvenir de son viol et au remords qu'il lui prête <sup>20</sup>. Pour en revenir aux deux articles du *Gaulois*, il n'est donc pas du tout aberrant que du Lac puisse y être présenté sous deux aspects bien différents : comme un religieux ascétique, qui mortifie sa chair et dont le courage force l'admiration, et, tout à la fois, comme un destructeur de "*petits garçons*". À la réflexion, il n'y a là rien d'incompatible, bien au contraire, et la contradiction entre les deux faces du même homme, liées dialectiquement, peut fort bien n'être pas seulement due à la prudence du pisse-copie à gages qui recourt à l'ironie pour n'être compris qu'à demi-mot par les *happy few* et pour ne pas trop s'exposer.

Cela dit, nous n'avons pas le droit de faire dire aux textes plus que ce qu'ils veulent bien

nous suggérer. Certes, le décryptage des deux chroniques de "La Journée parisienne" livre nombre d'indices convergents, qui, s'ajoutant aux présomptions déjà évoquées dans la biographie et sur lesquelles il est inutile de s'appesantir, incitent à conclure que notre romancier s'est bel et bien souvenu de Stanislas du Lac pour imaginer le père de Kern et qu'il lui voue apparemment une rancune tenace, qui se donne à lire sous les éloges superficiels et qui n'exclut pas une certaine admiration. Mais il n'est pas possible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'aller beaucoup plus loin et d'attribuer au modèle, avec un degré suffisant de certitude, les actes infâmes prêtés au maître d'études du petit Sébastien Roch, dans la mesure où le romancier ne nous en donne qu'une "représentation" dans laquelle il se projette et "*fait passer [sa] personnalité*", sans la moindre prétention à l'objectivité. Un beau faisceau de présomptions ne constitue pas une preuve décisive, et une recreation littéraire (Mirbeau-Tout Paris se "*représente la scène*") ne saurait être mise sur le même plan que des faits avérés.

Pierre MICHEL  
Université d'Angers

### LA JOURNÉE PARISIENNE UN FUTUR EXPULSÉ

Dans quelques jours, nos informations nous l'affirment, la congrégation de Jésus sera jetée hors de France <sup>21</sup> - pêle-mêle, sans distinction, étrangers et citoyens, savants et médiocres, ardents et modérés ; - tous, tous hors de leur pays, loin des leurs, séparés violemment de toutes ces affections intimes et dévouées qui grandissent et palpitent autour du sacrifice et du dévouement. Pour ces hommes, prêtres et novices, cette nouvelle phase est dans la logique de leur mission ; le martyr fut à toutes les époques le lot du sacerdoce ; et quand la passion anarchiste frappe, c'est aux plus nobles qu'elle destine ses premiers coups.

Si nos cœurs de Français et de chrétiens peuvent avoir une dernière consolation, c'est que, le gant une fois jeté, nous pouvons prédire qu'il sera relevé ; on ne s'adresse plus à des jésuites, ce sont des hommes, et des hommes de cœur, que l'on trouvera. Après avoir lutté dans nos assemblées depuis près d'un an à armes égales et courtoises, les voilà acculés par un arbitraire, doublé d'une haine implacable ; ce sont des poitrines que l'on rencontrera, et ceux-là ne seront pas seuls le jour de l'attaque.

Au milieu de cette grande armée de l'intelligence et du savoir, bien souvent, dans ces derniers jours, le nom du P. du Lac a paru à cette même place. On n'a pas oublié la belle et noble harangue qu'il adressait le soir même à ses élèves de la rue des Postes, quelques instants après le vote du Sénat <sup>22</sup>. Il leur parlait de patriotisme et d'honneur, et cela sans nul effort ; il leur ouvrait son âme.

Depuis plus d'un an placé résolument, par le désir de toute la compagnie, à la tête du mouvement de résistance contre les projets Ferry, c'était son premier cri de joie et de bonheur relatif ; l'émotion fut vive et profonde parmi ses jeunes auditeurs ; une fois loin du regard de tous, le P. Du Lac redevint soucieux et pensif ; même au milieu du triomphe, il pressentait un avenir sombre et inquiétant.

Quel sera au juste cet avenir, nul ne saurait le préciser. Profitons d'un jour de trêve pour esquisser cette intéressante physionomie.

\* \* \*

À première vue, rien d'extraordinaire - cela jusqu'au premier mot. Grand et élancé <sup>23</sup>, dans toute la force de l'âge, doué d'une distinction naturelle, le père du Lac captive le regard <sup>24</sup> plus qu'il ne l'attire. Au jugé, on devine l'homme du monde <sup>25</sup> ; au cours de la conversation, on oublie la remarque première, on se laisse aller au charme <sup>26</sup>.

L'érudition est forte et variée ; au sortir d'un entretien avec ce jeune recteur, on croirait avoir feuilleté une encyclopédie universelle <sup>27</sup> ; on comprend que de pareils hommes se complaisent dans le sacerdoce ; le mystère divin seul échappe à leur raison, et alors ils s'inclinent et adorent.

Je ne sache pas avoir rencontré esprit plus ouvert et plus large <sup>28</sup>; je ne crois pas qu'il en existe aussi de plus ardents. Le regard est franc et vif, le mouvement net et décisif ; on sent que les passions humaines avaient là un terrain tout préparé ; on devine en même temps quels efforts de volonté ce prêtre a dû dépenser pour refouler bien des aspirations, pour dompter bien des pulsations brûlantes <sup>29</sup>.

Il ne reste aujourd'hui de tous ces mouvements d'une nature généreuse et impatiente que cette flamme intérieure et mal éteinte <sup>30</sup> que ranime et fait pétiller avec de grandes lueurs la menace d'un danger ou l'annonce d'un péril.

Le trait lancé, la première impression comprimée, la tête s'incline légèrement, le calme succède immédiatement à l'éclair ; sur ces lèvres fines et élégantes vient s'épanouir un sourire, comme si le Père s'excusait de montrer que l'homme n'est pas parfait, même sous la robe sombre du jésuite <sup>31</sup>.

Le Père du Lac avait vingt ans à peine lorsqu'il entra dans les ordres ; après des études brillantes au collège Stanislas, le jeune lauréat ne fit que passer à travers la brillante existence que lui facilitaient son nom et sa fortune <sup>32</sup> ; il but rapidement à toutes les coupes, et le dégoût vint plus rapidement encore ; en moins d'un an, rassasié d'une vie fébrile et agitée, il échangea sa toge virile contre l'habit du novice ; du salon il passa dans la cellule, sans transition aucune <sup>33</sup>. Deux ans après, il embrassait la carrière de l'enseignement.

La discipline est chose terrible chez les jésuites, et le sacrifice de soi la règle de tous <sup>34</sup>. On a beau avoir tous les talents, il faut passer par toutes les positions, si modiques et peu brillantes soient-elles, qu'on vous impose.

\* \* \*

Le Père du Lac débuta par la surveillance des élèves. Il fut maître d'études à Vannes, pion, comme on dit au lycée. C'était un surveillant sévère <sup>35</sup>, et celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose. Il revoit encore dans la grande cour, toute pleine et toute bruyante de l'agitation des jeux, le petit arbre où le recteur de Sainte-Geneviève lui fit subir de longues heures d'arrêts, méritées d'ailleurs. Il était sévère, mais juste, tout comme M. Pet-de-Loup. Très aimé de tous, en dépit des pensums qui tombaient dru comme grêle, du pain sec et des retenues infligées. Il savait vous mettre, au moment des récréations, le diable au corps pour les jeux. Il excellait dans tout. La balle ne connaissait pas de secrets pour lui, et dans la course aux échasses il était toujours triomphant.

L'hiver, par les temps de fortes gelées, il se livrait avec rage au patinage et entraînait toute la cour dans sa passion, car c'était une vraie passion. D'ailleurs, je n'ai jamais vu de meilleur et de plus élégant patineur que le P. du Lac, et je doute que, au cercle des patineurs, on puisse rencontrer son pareil. Cette passion, du reste, ne l'a pas quitté, et maintenant, l'hiver, quand le temps est froid et qu'il gèle dur, on pourrait voir le recteur de la rue des Postes, portant deux grands arrosoirs, jeter de l'eau dans un coin de cour, pour faire un lac sur lequel il puisse se livrer, avec ses élèves, à toutes les fantaisies les plus difficiles et les plus scabreuses du patin.

Le simple surveillant part, à Rome, faire ce que l'on appelle le *troisième an*, cette seconde initiation, ce second noviciat, plus grand et plus profond encore que le premier ; cette dernière épreuve que la Compagnie demande à ses membres avant de leur accorder l'investiture ecclésiastique.

À Rome, le P. du Lac se lie d'amitié avec un autre Père de la Compagnie, le propre frère de Montalembert <sup>36</sup>, âme énergique et sublime dans un corps débile ; ces deux hommes se comprirent, la mort seule devait les séparer. Envoyé à Cannes, de Montalembert demande à son nouvel ami de l'accompagner sur les bords de la Méditerranée ; ce fut, pendant quatre mois, un spectacle sans exemple, que ces deux hommes jeunes et nobles, tous deux s'accordant un appui mutuel ; l'un, pâle et défait, faisait pressentir à son vigoureux compagnon les délices de cette vie future dont son cœur portait déjà comme le reflet ; le second, exubérant de vie et de santé, prodiguait l'une et l'autre au chevet de ce malade, dont il appréciait d'autant plus l'amitié qu'il devinait toute l'étendue de la perte que la Compagnie allait supporter à bref délai.

\* \* \*

À son retour de Rome, le P. du Lac est appelé à la direction du collège du Mans, de création nouvelle, et dont il ouvrit les portes la veille même de la guerre <sup>37</sup>; le collège se trouve transformé successivement en caserne et en ambulance ; en tête de l'armée, le P. du Lac marche avec ces mêmes soldats qu'il a hébergés ; au moment de la retraite, il ramasse les blessés français et prussiens, et excite, par son exemple, tous les dévouements ; la variole pénètre à son tour dans le collège, fauchant sur son passage malades et jésuites ; le P. du Lac paye de sa personne et fait tête courageusement à tous les maux, à toutes les douleurs ; sa personnalité grandit au milieu de la tourmente, et, lorsque, quelques mois après le P. Ducoudray <sup>38</sup> tombe sous les balles des insurgés, on n'en trouve pas de plus digne que le recteur du collège du Mans pour occuper, à la tête de l'école de la rue Lhomond, un poste que les circonstances désignent comme un poste d'honneur et de combat.

C'est là que l'on a trouvé de nos jours les haines démagogiques. On se rappelle l'accusation qui fut portée par une certaine presse contre cette école. Ces candidats de la rue des Postes étaient accusés d'avoir connu à l'avance les questions d'examen de l'École polytechnique. Dès le lendemain, le P. du Lac intentait un procès en diffamation contre les journaux qui avaient reproduit cette allégation. Les pères de famille joignirent leurs plaintes à la sienne. Cela exigea une procédure à l'infini dont on se moqua fort <sup>39</sup>.

Au cours du procès, un matin, le Père du Lac passait par la rue de Sèvres, un incendie consumait une maison ; une pauvre vieille femme, presque paralytique, avait été abandonnée à un étage élevé ; le Père du Lac l'apprend et s'élançe, gravit les quatre étages, saisit la femme dans ses bras et la sauve d'une mort imminente. Quelques instants après, il arrive à la maison de la rue de Sèvres, et, à toutes les félicitations, se contente de répondre : "On m'aura donc trouvé une fois sans ma *légion* de pères de famille."

L'article 7 survient. Pendant un an, le P. du Lac communique à tous la force de résistance ; le vote du Sénat vient enfin couronner son œuvre.

Demain, nous le verrons encore une fois sur la brèche, armé de toutes pièces, contre les "lois existantes".

Tout-Paris  
*Le Gaulois*, 26 mars 1880

### **LA JOURNÉE PARISIENNE NI L'UN NI LES AUTRES**

Depuis huit jours j'étais dans une perplexité grande. Je me disais : "Mon Dieu ! pourvu qu'on exécute ce qui reste de Jésuites et qu'on guillotine Menesclou <sup>40</sup> le même jour et à la même heure !" Menesclou, qui détruisait les petites filles ; les Jésuites qui détruisaient les petits garçons <sup>41</sup> ! À forfait égal, égal châtement ! Cela me paraissait indiqué. Et je me réjouissais à l'avance en pensant que, plus tard, l'histoire impartiale <sup>42</sup> confondrait les Jésuites et Menesclou, et que les Henri Martin <sup>43</sup> de l'avenir raconteraient, avec des détails pleins d'épouvantement, que le père du Lac passait son temps et occupait les loisirs de ses Pères à dépecer les petites filles <sup>44</sup>, tandis que le sympathique Menescou troublait l'ordre de la République en chantant des psaumes et en faisant traduire Virgile à de pauvres petits martyrs du cléricisme... Tous les matins, anxieusement, je décachetais mon journal dans l'espoir de trouver cette alléchante nouvelle, et dans la journée j'errais de la Préfecture de police aux bureaux du *Gaulois* - ce qui est la même chose, ainsi qu'on sait - afin d'entendre dire que M. Andrieux <sup>45</sup> boutonnait ses gants gris-perle, pour assister à cette double opération patriotique. Hier matin on m'annonça que la petite fête devait avoir lieu le lendemain, dès l'aube, ainsi qu'on a coutume de faire en pareille circonstance. J'étais heureux. Mais voilà que - patatras ! - à six heures du soir j'apprends que tout était changé et que définitivement le gouvernement faisait relâche, aussi bien à la Roquette que rue Lhomond ; même, on me dit que, si Menesclou était impitoyablement condamné à escalader, un jour ou l'autre, l'abbaye de Monte-à-Regret, les Jésuites, eux, en seraient quittes pour la peur et pourraient, peut-être, dans l'impunité <sup>46</sup>, continuer leurs dangereux exercices.

Le spectacle, pourtant, eût été grandiose. Il eût été beau et sale à la fois de voir ces deux criminels, Menesclou et le P. du Lac, frappés en même temps par la justice de leur pays. Je me représente la scène.

M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires, se présente, accompagné du fonctionnaire Brochard, devant la porte du couvent de la rue Lhomond.

- Toc, toc.

- Qui est là ?

- Ouvrez, au nom de la loi.

Silence derrière les portes. On entend même les pas du frère portier qui s'éloignent.

- Allons, Brochard, dit M. Clément, vas-y du monseigneur.

Cric ! crac ! La serrure saute, la porte s'ouvre. Un homme - un prêtre - paraît. Il est calme.

- Vous êtes le sieur du Lac, recteur du couvent de Sainte-Geneviève ?

- Parfaitement. Vous venez pour m'expulser, comme vous l'avez fait de mes Frères déjà <sup>47</sup>. Je suis prêt. Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

- Vous dites ?

- Je dis que la volonté de Dieu...

- Il ne s'agit pas de ça. Votre recours en grâce a été rejeté. Je vais vous lire l'arrêt. Brochard, passe-moi l'arrêt.

- Je ne comprends pas.

- Je vais vous lire l'arrêt de la cour qui vous condamne à mort...

- À mort ? Je proteste.

- Très bien. Brochard, enlève cet homme et dépose-le dans la charrette.

La charrette est là, près de la porte, attendant le supplicié.

- Et maintenant, à la guillotine, s'écrie M. Clément.

Le lugubre tombereau s'ébranle, et roulant, sourdement, sur les pavés inégaux de la rue, disparaissait (*sic*) au tournant, tandis que le P. du Lac, agenouillé, murmure une prière et fait à Dieu le sacrifice de sa vie.

48

Pendant ce temps-là, M. Dulac, commissaire aux délégations judiciaires, accompagné d'un sous-Brochard, s'arrête devant la cellule de Menesclou.

- Toc, toc !

- Qui est là ?

- Ouvrez, au nom de la loi.

- Peux pas. J'ai pas la clef.

- Cet homme proteste, s'écrie M. Dulac ; très bien !

Et, se tournant vers le serrurier, il dit :

- Vas-y du monseigneur et fais sauter la serrure.

Cric-crac... la lourde porte grince sur ses gonds. Au fond du cachot, Menesclou apparaît, assis sur une planche.

- Vous vous nommez Menesclou ? Et vous appartenez à la congrégation des Jésuites ? Répondez.

- Qu'est-ce qu'y me chante, c'lui-là ? Dis donc, tu m'insultes.

- N'ajoutez pas le mensonge à la rébellion.

- Ah ! ça, qu'est-ce que vous voulez ? Fichez-moi la paix.

- Je dédaigne vos injures. Au nom de l'arrêté d'expulsion, je vous ordonne de vider les lieux immédiatement, et d'aller où il vous plaira...

- De vider les lieux ?... de m'esbigner, hein ? Allons, fais pas de mauvaises plaisanteries... Dans ma situation, on ne se moque pas du monde...

- Je vous le répète, au nom de l'arrêté d'expulsion...

- Bien, bien ! Ça me va. Alors, je puis filer ?

- Ce Jésuite est étrange ! murmure sentencieusement M. Dulac. Que n'étaient-ils ainsi rue de



Sèvres <sup>49</sup>!... Eh bien, vous n'êtes pas parti ?

- On y va, bourgeois, on y va... Vive la République !

- Étrange ! étrange ! reprend le commissaire en refermant la porte.

Tout-Paris

*Le Gaulois*, 1er septembre 1880

NOTES

1 *Lettres à Alfred Bausard des Bois (1862-1874)*, Éditions du Limon, Montpellier, 1989, p. 35.

2 Rien de nouveau sous le soleil : *Le Monde* titre un article du 31 août 1997 : "Le primat de Belgique est accusé d'avoir protégé un abbé pédophile" - lequel venait d'avouer la bagatelle de sept viols d'adolescents.... On sait par ailleurs que, depuis vingt ans, quelque deux mille prêtres catholiques américains ont été accusés d'agressions sexuelles sur des mineurs et que leur Église a dû verser des sommes colossales pour leur épargner des condamnations et éviter le scandale. Quant à l'accusation lancée par des séminaristes contre le cardinal archevêque de Vienne, en Autriche, elles n'ont pas eu, à ma connaissance, de suites judiciaires, mais il a dû quitter sa place de supérieur du couvent où sa hiérarchie l'avait condamné à se retirer, mais où il continuait à sévir... Il est clair que les promesses de sanction du recteur de Saint-François-Xavier contre de Kern ne seront pas plus tenues que les promesses électorales.

3 La seule nouveauté, c'est qu'on parle beaucoup maintenant de "*pédophilie*" et que les exemples rendus publics de violences sexuelles, exercées sur des enfants par des éducateurs et des prêtres, se multiplient depuis quelques années, tant en France qu'à l'étranger (que l'on pense notamment au coup de filet de juin 1997 contre des réseaux "pédophiles"). Les bouches commencent à s'ouvrir, et on commence à prendre en compte les témoignages des enfants. Cela contribue naturellement à renforcer la crédibilité du témoignage très fort que constitue *Sébastien Roch*.

4 *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, pp. 153-157.

5 Voir mon article "Octave Mirbeau, Édouard Estaunié et 'l'empreinte'", dans les *Mélanges Georges Cesbron*, Presses de l'Université d'Angers, 1997, pp. 209-216.

6 Du Lac se trouvait en Angleterre, à Cantorbury, à l'époque où Mirbeau habitait Kerisper, près d'Auray. Dans la mesure où il lui est arrivé de venir en France, on ne saurait exclure totalement une rencontre fortuite. Mais les propos que lui prête Mirbeau sont évidemment de la plus haute fantaisie.

7 En fait, si l'on en croit Drumont, spécialiste incontesté en la matière, du Lac n'aurait pas été antisémite. Cf. *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, sous la direction de Michel Drouin, Flammarion, 1994, p. 340.

8 "*La nature par elle-même n'existe pas. [...] La Nature n'est visible, elle n'est palpable, elle n'existe réellement qu'autant que nous faisons passer en elle notre personnalité, que nous l'animons, que nous la gonflons de notre passion*" (*Combats esthétiques*, Séguier, 1993, t. I, p. 305). En l'occurrence, cela implique que ce n'est pas le modèle qui importe, puisqu'il n'a pas vraiment d'existence objective, mais la "représentation" - pour employer un terme schopenhauerien - qu'en donne l'écrivain : seul existe de Kern, que Mirbeau a "gonflé" de sa "passion", et non Du Lac, qui n'en a été que le prétexte.

9 Sur ce point de méthode, je suis donc en désaccord avec Yves du Lac de Fugères (cf. l'article suivant). Ainsi, il nous importe peu de savoir si les confidences - vraies ou fausses - que fait de Kern à Sébastien sur sa famille - père débauché, mère adultère, sœur perversissime (p. 144 des Éditions Nationales de 1934) - ont un répondant dans la vie du modèle supposé. D'abord, parce qu'elles participent de la séduction de Sébastien, sans que le romancier nous en affirme la véracité : il s'agit bien évidemment pour le prêtre infâme de préparer le terrain, de conditionner sa proie. Ensuite, parce que Mirbeau ne pouvait évidemment rien savoir sur l'intimité de la famille du Lac : toutes les informations sur la famille de Kern ne peuvent être que fictives. Enfin et surtout parce que, même s'il l'avait connue, c'est la logique de la fiction qui lui aurait seule importé, et non la fidélité aux faits avérés ; or, en l'occurrence, de Kern avait intérêt à présenter à Sébastien un tableau sordide de sa famille.

10 À cet égard, le choix du nom du personnage n'est pas indifférent : la particule, le monosyllabe, l'emprunt à la toponymie, la gutturale se retrouvent chez du Lac et de Kern. Cela ne prouve évidemment rien, mais constitue un indice qui s'ajoute à beaucoup d'autres.

11 Aujourd'hui ce dossier a officiellement disparu, brûlé au cours de l'incendie qui a ravagé les archives du collège il y a près d'un demi-siècle.

12 Voir par exemple notre analyse de ce double langage dans ses articles du *Gaulois* de 1884-1885, dans notre biographie (pp. 201-206).

13 Les ressemblances entre du Lac et de Kern sont précisées dans les notes, *infra*.

14 "Le Comédien", *Le Figaro*, 28 octobre 1882 (article recueilli dans notre édition des *Combats politiques* de Mirbeau, Séguier, 1990, pp. 43-50).

15 *Combats pour l'enfant*, p. 167.

16 Pensons aussi au personnage du débonnaire bourreau chinois du *Jardin des supplices*, spécialiste des dépeçages de corps humains. C'est un *hapax* de l'humour noir.

17 Mais il nous épargne la scène de l'exécution, remplacée par une ligne de points, comme celle du viol de *Sébastien Roch* (et aussi de *L'Écuyère*, roman de 1882).

18 Sur cette dualité de Mirbeau, voir le premier chapitre de mes *Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995.

19 Sur ce thème poussé au paroxysme, voir *Le Jardin des supplices*.

20 "*Il s'est peut-être repenti, qui sait ? Et, peut-être est-ce de ce repentir que lui viennent ces inspirés accents d'éloquence !*" (p. 248).

21 C'est le 27 mars suivant que sera adopté le décret prévoyant la dispersion et l'expulsion des jésuites dans les trois mois.

22 C'est le 9 mars 1880 que les sénateurs ont repoussé l'article 7 du projet Ferry interdisant l'enseignement aux congrégations non autorisées et qui visait au premier chef les jésuites. Du Lac était depuis 1871 recteur du collège Lhomond, sis rue des Postes (aujourd'hui rue Lhomond), dans le cinquième arrondissement.

23 De Kern a lui aussi une "grande taille" (p. 247).

24 Au début du chapitre V, Mirbeau consacre tout un développement au regard captivant de de Kern : "*Qu'était ce regard ? Que voulait ce regard trouble [...] qui finissait par le fasciner, l'amollir, l'engourdir*" (p. 130). Prisonnier de ce regard, Sébastien "se donna" au père de Kern (p. 132).

25 Même "*allure essentiellement aristocratique*" chez le père de Kern (p. 247).

26 De Kern, pour sa part, a des gestes aux "*inflexions molles de nonchaloir, presque de volupté*", et "*une voix suave*" (p. 122), "*au timbre musical d'une suavité prenante*" (p. 131), qui charme et séduit Sébastien.

27 De Kern est lui aussi "*plein de science*", révèle à Sébastien "*les beautés de la littérature*" (p. 132) et l'initie à la peinture (pp. 133-136).

28 Même ouverture d'esprit et même largeur chez de Kern, dont "*chaque entrevue*" et "*chaque causerie*" soulevaient "*un voile de plus sur quelque passionnant mystère*" et constituaient "*une hardiesse nouvelle à pénétrer plus avant dans le domaine des choses défendues*" (p. 134).

29 De Kern, qui "*avait la réputation d'un prêtre très pieux*", "*portait un cilice, disait-on, et se flagellait*" (p. 139). "*Oui, conclut Sébastien, il devait porter un cilice, se tuer de macérations, déchirer son corps aux pointes de fer des disciplines*" - mot qui fait naturellement penser à Tartuffe.

30 De Kern de son côté a "*un regard trouble, où des flammes passaient, vite éteintes sous le voile clignotant des paupières*" (p. 123) ; "*ses yeux, souvent, brûlaient d'une flamme mystique, dans un grand cerne de souffrance*" (p. 139).

31 Pour sa part, de Kern fait à Sébastien des "*confidences personnelles*" : "*Il parlait de sa vie qui, longtemps, avait été livrée au péché. Pour quelques plaisirs maudits, que de remords et que d'expiations ! Y aurait-il jamais assez de prières, pour effacer la trace des fanges anciennes ?*" (p. 143).

32 Son père, Louis-Albert du Lac de Fugères, était conseiller à la Cour des Comptes.

33 De Kern raconte à Sébastien que "*Dieu avait eu pitié de lui*" et qu'"*un soir, en pleine orgie, il avait été miraculeusement touché de la grâce*" (p. 144).

34 Ainsi, dans *Sébastien Roch*, le père de Marel "*sacrifie[e] la générosité naturelle de son cœur à l'intérêt supérieur de l'Ordre*" (p. 199).

35 Au début, de Kern est aussi "*un surveillant sévère*", au "*regard inquisiteur*", qui confisque à Sébastien ses dessins maladroits et ses modèles (p. 121) et l'accable de "*punitions de toute sorte*" (p. 129) : "*arrêts*" et "*mises au pain sec fréquentes*" (p. 122). Par contre, il n'est pas fait mention des sports qu'il pratique.

36 Charles de Montalembert (1810-1870) fut député catholique ultramontain et défendit la liberté de l'enseignement.

37 Sébastien Roch lui aussi se retrouve alors au Mans, parmi les "*troupes débandées et errantes*" (p. 284).

38 Il faisait partie des otages fusillés par la Commune dans les derniers jours de mai 1871, pendant la Semaine Sanglante.

39 C'est en août 1876 que du Lac parvint à faire condamner pour diffamation les quotidiens républicains qui avaient parlé de fraude au concours d'entrée à Polytechnique.

40 Marin débauché, Menesclo a étranglé, puis violé, une petite fille de quatre ans, le 15 avril 1880. Condamné à mort, il sera guillotiné le 7 septembre suivant.

41 Alors que de Kern l'attire dans sa chambre, Sébastien est épouvanté : "*Des histoires tragiques de meurtres, d'éborgements assaillirent son esprit. Il s'affola. Il crut entrevoir de terrifiantes faces d'assassins, des mains étrangleuses, des couteaux levés*" (p. 148).

42 Qualificatif ironique : Mirbeau ne croit pas du tout à l'impartialité des historiens, et l'histoire lui apparaît bien souvent comme une fabrication et une mystification.

43 Henri Martin (1810-1883) a publié une *Histoire de France* en quinze volumes.

44 Mirbeau écrira dans *Sébastien Roch* que, dans les collèges de jésuites, "*on déformait, on tuait les âmes d'enfants au nom de celui qui avait dit : 'Laissez venir à moi les petits enfants'*" (p. 190). Et il prêtera à Sébastien un rêve dont "*le symbolisme*" lui paraît "*curieux*" : le Recteur du collège y broie des âmes d'enfants dans un mortier, étend la pâtée sur des tartines et les jette à de "*gros chiens voraces*" et "*coiffés de barrettes*" (p. 237).

45 Louis Andrieux, né en 1840, est alors préfet de police de Paris et, à ce titre, est chargé de l'expulsion des congrégations non autorisées établies dans la capitale. Il démissionnera le 15 juillet 1881.

46 Cette "*impunité*" dont jouit de Kern, qui entame une brillante carrière de prédicateur à la Trinité.

47 Les maisons d'enseignement bénéficiaient d'un sursis jusqu'au 31 août. Les autres jésuites ont été expulsés à la fin du mois de juin.

48 Le viol de Sébastien Roch se réduira aussi à une ligne de points. *Idem* dans *L'Écuyère* (1882).

49 Les jésuites de la rue de Sèvres ont été expulsés, non sans mal, le 30 juin précédent.